

Lyon

François Beaune

L'arbre qui
•••••marche

*À mon père,
Jean-Claude Beaune,
qui détesta Lyon avec constance,
au point de me la faire aimer.*

*Romain pontife garde de t'approcher
De la cité que deux fleuves arrosent
Ton sang viendra auprès de là cracher
Toi et les tiens quand fleurira la rose.*

Nostradamus

*Qui ne saute pas n'est pas lyonnais.
Un supporter de l'OL*

*Lyon, ville singulière, bigote et marchande,
pleine de brumes et de charbons, où les choses
ne se mirent pas clairement, mais ne se réflé-
chissent qu'à travers un milieu de vapeurs.*

Charles Baudelaire

*L.A., en américain, ça veut dire Lyon.
René Belletto*

*Tout le monde peuve pas être de Lyon,
Il en faut ben d'un peu partout.*

Sagesse lyonnaise



Au menu de ce mâchon

(gourmand)

Grattons

Sabodets pommes vapeur et leur cervelle de canut

Tabliers de sapeur haricots verts à l'ail

Saint-marcellin

Flan aux œufs

*(les plats seront accompagnés de pots de vins
du Beaujolais et des Côtes-du-Rhône)*



Liste des convives

Cette liste a été soigneusement élaborée par Claude, ex-libraire, membre éminent de la Société philanthropique pour la défense et l'encouragement de la tradition du mâchon, et François, l'écrivain de ce livre :

Ani, avocate vivant à la Croix-Rousse et élue du premier.

Boualam, sociologue marocain, habitant le quartier des Buers de Villeurbanne.

Christine, professeure d'histoire à la retraite, habitant le Vieux-Lyon.

Élie, professeure de français à Vaulx-en-Velin, habitant la Guillotière.

Garçon, charcutière à la retraite, habitant Fourvière.

Jean-Louis, artiste peintre et réparateur de tableaux, habitant le quartier d'Ainay.

Sergio, brocanteur originaire, comme Ani, de Gerland, habitant le quartier Gratte-Ciel à Villeurbanne.



Lyon est un mâchon

La scène a lieu un samedi matin de fin d'hiver, lumineux et froid. Les chemins de halage des bords de Saône sont pailletés d'une fine couche de gel d'aube, sucre glace humide. Le soleil lisse les herbes et les pavés de sa langue de jeune collectionneur de timbres.

Nous sommes déjà quelques-uns accoudés au comptoir du Porte-Pot, ce bouchon tout en longueur, ancienne cave à vin, refuge naturel de tonneaux égarés de Beaujolais-Village faisant face à l'île Barbe. Claude, notre amphitryon, est arrivé, lui, avant 8 heures, pour se donner le temps de passer son tablier de franc-mâchonneur et de saluer les confrères, et moi à la demie, assez mal réveillé d'avoir tenté la veille quelques pas de danse osés, à la manière d'un poulpe, m'a-t-on fait remarquer, sur de la vieille soul en vinyle du camarade Tchango Deï, dans ce tripot des Pentes de la Croix-Rousse qui a pour nom Le Bec de Jazz.

Boualam, qui a gentiment accepté l'invitation, m'a rejoint en chemin. Lui qui vient des Buers, le dernier quartier de Villeurbanne avant Vaulx-en-Velin, tout au bord du périph, entre ce matin-là dans un nouveau

monde : toute cette cochonnaille au programme, me dit-il, si ma mère me voyait ! Tu témoigneras, si les flics m'arrêtent à la prochaine manif, que je fais des efforts pour m'assimiler.

Christine passe elle aussi la porte, s'assied à un tabouret après les bises, concentrée, et nous la regardons tous deux, de sa main fine ornée de vieilles bagues de famille, soulever lentement une minuscule tasse blanche de café jusqu'au rouge de ses lèvres, son épaisse chevelure sertie d'une non moins épaisse écharpe en laine des Shetlands. Professeure agrégée d'histoire au lycée du Parc, l'établissement secondaire le plus réputé de la ville, et à présent à quelques années de la retraite, Christine incarne pour moi le charme puissant de l'intelligence, et c'est sans le vouloir qu'elle attire aussi ce matin-là le seul rayon de lumière qui a su se faufiler jusqu'au zinc de cette grotte sombre qui nous tiendra lieu de cantine.

Jean-Louis, un des grands amis de Claude, se dandine près d'elle, de sa manière maladroitement habile d'habitué de bistrot. L'insupportable Jean-Louis, comme l'appelle affectueusement Christine, avec ses airs de bourgeois élimé, d'aristocrate déchu, ses pantalons olive en velours montés sur des Kickers d'enfant, et ses foulards Hermès volés à sa grand-tante, noués à la manière d'un vieux scout attendant le dernier métro. Un artiste donc, peintre inspiré, talentueux quand le courage lui prend, et l'autre part de son temps restaurateur de tableaux, vivant chaque jour cette tragédie de troquer ses pinceaux contre des cotons-tiges imbibés de solvant, à gommer patiemment la crasse d'antiques toiles pour redonner de

la couleur à ses prédécesseurs. Moi aussi je t'en prends un, dit-il à Claude. Et notre bon Claude de lui faire enfiler un tee-shirt de l'association avec écrit en grosses lettres dans le dos : « Qui ne mâchonne pas n'est pas lyonnais ».

Alors François, me dit-il, on arrive de Marseille pour renouer avec ses vraies racines ? Et de se mettre à fredonner le fameux hymne communiste, « Oui zil est venu, le temps des olives... », tout en remplissant nos verres de mâcon à la manière d'un Yves Montand nostalgique de sa période américaine.

Le matin au réveil, explique-t-il, c'est le blanc qui convient, car le blanc va aux nerfs. Tandis que le rouge convient le soir, pour se refaire le sang. D'ailleurs tu ne verras jamais un éboueur le matin boire du rouge. Le blanc, François, je vais te dire, c'est la cocaïne du pauvre, mais en plus efficace.

Anquetil buvait du blanc, et Poulidor du rouge, résultat : 5 tours de France à 0. Tu sais ce qu'il te reste à faire si tu veux qu'un jour tes livres marchent !

“Le vin blanc, c'est la cocaïne du pauvre, mais en plus efficace”

Pour le moment, Garçon n'est pas encore arrivée, mais chacun sait ici, car elle est bien connue de tous les francs-mâchonneurs, qu'elle a toujours un certain retard. Depuis la retraite, elle s'est mise à son rythme. Après deux mariages ratés avec deux charcutiers alcooliques, trente ans de marché de la Croix-Rousse et vingt ans à tenir un café-restaurant, elle ouvre maintenant quand elle veut. Son fils lui a mis une appli pour compter son nombre de pas dans la journée, et chaque dimanche midi elle l'appelle pour le tenir au courant des résultats.

Quand elle était à vendre dehors par tous les temps, ou en cuisine, elle piétinait. Maintenant elle marche loin, se passionne pour ce qui est culturel, va à toutes les expos, ne rate plus une sortie de film.

La cloche de la porte s'ébroue, un autre bout de soleil se glisse jusqu'à nos pieds et en ombre chinoise se profile la belle carrure oursonne de Sergio qui, surprise, n'est pas seul comme prévu mais accompagné d'une magnifique jeune femme d'environ 27 ans, c'est-à-dire 3 fois 9 ans, portant une queue de cheval savamment décoiffée, et pour le reste emmitouflée dans un poncho mexicain et une jupe longue en tweed jamaïcain laissant apparaître deux pointes de santiags. Ma fille Élie, nous informe-t-il joyeusement, de son vaste sourire carnassier parsemé de petites dents pointues de brocanteur. Puis quittant son ample pardessus noir, il nous explique tout net qu'il a dû la supplier pour qu'elle se joigne à nous, car sans elle nous aurions été 8, imaginez ! Et 8 à table, assis des heures, c'est presque l'éternité, le 8 on n'en sort pas. Tandis que le 9, voilà bien le chiffre idéal pour mâchonner entre amis. D'ailleurs si vous y pensez bien, tout est 9 à Lyon : le nombre d'arrondissements, le 6-9 du département du Rhône, le 6 n'étant jamais qu'un 9 à l'envers. Parfois je me dis que c'est à cause du 9 que je ne vis pas à Berlin ou Hong-Kong. Pour un fétichiste du 9 comme moi, Lyon est la ville idéale.

Sur l'emblème des francs-mâchons, confirme Claude, l'horloge est bloquée à 9 heures. Vous savez que dans la tradition antique le 9 annonce la fin et le commencement. Eh bien dans la tradition mâchonnaise le 9 indique non pas la *fin* mais la *faim*.

Sergio nous raconte ensuite qu'Élie a insisté pour venir au restaurant à pied : comme de vulgaires bipèdes, explique-t-il, et pour soi-disant profiter des créations exposées sur les quais de Saône. Heureusement que j'ai refusé et qu'on a pris la voiture, sinon on y serait encore. Je vais vous dire, je crois qu'elle veut que je fasse du sport. C'est terrible de souhaiter ça à quelqu'un, surtout quand c'est son père.

Élie nous explique alors, dans un parfait français de jeune prof de lettres, qu'elle essaye juste d'user son père au maximum à chaque fois qu'elle le voit afin de toucher au plus tôt son héritage. Car s'il faut attendre d'avoir 60 ans pour vivre dans un château, elle ne voit pas l'intérêt.

Boualam en profite pour nous confier que ses deux filles, dont il est très fier et qui finissent leurs études de médecine, appliquent la même stratégie qu'Élie, mais en expertes de leur domaine : quand elles me servent le thé à la menthe elles observent dans mes yeux mon taux de triglycérides. Et ensuite elles me reprochent d'avoir mis trois sucres, alors qu'elles savent que je mets toujours trois sucres.

Sur ce apparaissent enfin nos deux dernières invitées : Ani, toujours chic et branchée dans un long K-way gris rembourré à la mode de maintenant, accompagnée de Garçon en duffle-coat orange et chapeau de cow-boy oranais, déjà en pleine forme, s'adressant fort à nous et en même temps à l'assemblée en montrant Ani : regardez qui j'ai trouvé à faire le tapin sur les quais ! Notre élue du premier ! Elle m'a fait de la peine alors je lui ai dit de monter !

Reconnaissant la jactance familiale de la célèbre charcutière, tous les francs-mâchonneurs, déjà en partie attablés, lui font une sorte de ola de joie, puis le patron du bouchon lui marmonne à travers son épaisse moustache qu'elle est trop en avance, et qu'on n'a pas l'habitude qu'elle se pointe avant que tout le monde n'ait terminé.

Ani se réfugie jusqu'à nous, attrape son verre de mâcon, un bout de saucisson. Claude lui a bien expliqué que la règle quand on mâchonne est de ne parler ni de religion

ni de politique, et qu'elle n'est pas là pour ça, même si la campagne pour les municipales a déjà commencé. Ani explique qu'elle attendait tranquillement le

¶¶ La règle quand on mâchonne est de ne parler ni de religion ni de politique ¶¶

bus à l'angle du pont de Vaise quand une sorte de furie l'a raflée dans sa Twingo beigeasse. Sergio n'est pas étonné : la Twingo a des portières géantes, dit-il, comme des ouïes de brochet. C'est une voiture qui a été conçue pour la pêche.

Ani ajoute qu'au départ elle pensait venir en trottinette, mais que son grand imbécile d'ado la lui a barbotée. Et Garçon de faire remarquer que c'est pas Dieu possible, pour une belle élue comme elle, de sortir en trottinette, la mairie devrait au moins lui fournir une BX de fonction. Sergio ajoute que les trottinettes, c'est comme le tennis, tu pousses toujours du même côté, tu ne te muscles que d'un mollet et après tu finis par marcher tordu. C'est pourquoi j'ai toujours interdit à Élie d'utiliser ce moyen de locomotion, comme de faire serveuse pour financer ses études, à cause du plateau. Pour moi, soit on fait

travailler les deux bras et les deux jambes, soit il vaut mieux ne rien faire.

Claude, se permettant d'interrompre ces réflexions profondes qui, tout notre groupe le comprend aisément, ne sont qu'une sorte de subtil propos liminaire, nous indique qu'il est temps de passer à table : n'oubliez pas vos verres et les pots entamés.

J'observe alors le sourire de Sergio, qui me fait face, s'élargir encore et prendre la forme exacte d'une gondole vénitienne, notre ami n'étant jamais si heureux que quand il est à table et bien accompagné, et ce matin les ingrédients semblent réunis pour vivre un moment réjouissant pour la chair et l'esprit, une cène miniature sans Judas mais avec un vrai Jésus découpé en rondelles.

Christine semble, elle, plongée dans une méditation sur l'âme du lieu. Elle soupèse les couverts et apprécie le bois de cette table campagnarde, parfaitement adaptée à ce recoin de cave où un énorme tonneau devait auparavant trôner. Jean-Louis murmure à Claude, à présent assis, portant beau son tablier orné de pin's et autres distinctions prouvant son ancienneté dans la confrérie des francs-mâchonneurs (datant quand même de 1964), que : si tu n'avais été un brillant libraire, tu aurais fait un heureux patron de bouchon ! Et Claude, ému un instant, lui l'héritier d'une excellente famille d'industriels lyonnais, de répondre par ces mots tout droit jaillis de l'adolescence : mes parents n'auraient jamais compris. C'est vrai qu'avec toutes tes études, ajoute alors Garçon sobrement pour dédramatiser, ça aurait été bien tarte que tu te consacres à faire cramer des steaks, vu comme t'es doué de tes mains.